



RENCONTRE AVEC... NADIA GEERTS

Nadia Geerts n'est pas une militante comme les autres. Ses combats ont un large spectre. Celui pour la laïcité est plus que jamais d'actualité. Aussi ne peut-on pas s'étonner, tout au contraire, que son dernier ouvrage, préfacé par Caroline Fourest, se veuille un « nouvel argumentaire laïque féministe et antiraciste ». Il sort en librairie le 9 juin 2021.

Rencontre en trois questions autour de ce « Fichu voile » qui n'est somme toute que la partie émergée d'un débat qui, dans notre société, va largement au-delà.

EGALÉ — *On a l'impression arrivé à la 200e page de votre livre que vous êtes comme obsédée par le voilement, qu'il est partout — en religion, à l'Université, à l'école, islamique en particulier, au Parlement, dans le sport, etc. — qu'il ne vous quitte plus depuis de longues années, que vous n'arrivez pas à vous en débarrasser alors qu'on vous sait proactive sur d'autres terrains, celui de la fin de vie par exemple. Si j'osais, je vous demanderais si ce voile est si difficile à porter et pourquoi.*

Nadia Geerts — Je dis souvent que cette histoire de voile est un peu comme le sparadrap du capitaine Haddock dans une aventure de Tintin, où il essaie en vain de se débarrasser d'un sparadrap qui vient chaque fois se recoller sur une autre partie de son anatomie. Jamais je n'aurais imaginé, quand j'ai publié « *L'école à l'épreuve du voile* » en 2006, que j'écrirais un deuxième, puis un troisième livre sur ce sujet. Pour autant, je dirais que ce n'est pas moi qui suis obsédée par le voile, mais ceux qui, depuis toutes ces années, tentent d'imposer le port du voile partout. C'est à se demander si leurs revendications s'arrêteront un jour, en fait. Car si au départ, la question ne se posait que dans les écoles, elle a depuis investi toute une série d'autres lieux et pris diverses formes : fonction publique, burkini, voile intégral, parlements, voilement des très petites filles, compétitions sportives (jusqu'aux Jeux olympiques), enseignement supérieur, etc. Tout se passe comme si on était face à une gigantesque entreprise à la foi d'imposition et de banalisation du voile : il se répand, aucune sphère ne semble épargnée, mais on est prié de ne pas s'en inquiéter, voire même de s'en réjouir comme si c'était le signe que nos sociétés deviennent de plus en plus ouvertes à la diversité. Et de ce fait, s'opposer au port du voile, tenter de mettre en évidence sa symbolique politico-sexiste, c'est prendre le risque d'être traitée d'intolérante, d'« islamophobe », voire de raciste.

Il y a là un formidable tour de passe-passe que je tente de déconstruire. Mais ce combat est en effet difficile à porter, car les islamistes et leurs soutiens – généralement naïfs – ont réussi à faire passer le voile pour sympathique, féministe, voire progressiste. Et forcément, dès lors, ceux qui le critiquent ne peuvent être que suspects.

Le voile est, presque paradoxalement, au croisement de tous vos combats, féministe, anti-raciste, anti-intégriste et du coup on s'interroge : votre premier combat n'est-il pas

d'abord « politique » au sens où vous semblez le penser comme un lieu de conflits tout en recherchant le bien de tous, ce « vivre ensemble » qui est tant mis à mal aujourd'hui ?

Oui, je pense que mon combat est profondément politique, et que le voile n'en est que l'exposant, en quelque sorte, ou le symptôme d'une maladie de notre temps contre laquelle je lutte. Cette maladie, je dirais que c'est l'anti-universalisme, le repli sur une alliance malsaine entre pseudo-individualisme et communautarisme. Je parle de pseudo-individualisme pour bien marquer une distinction fondamentale : l'individualisme qui émerge à la Renaissance pour trouver son apogée dans la philosophie des Lumières vise à mettre l'individu au centre, au sens où désormais, la réalisation de l'homme sur terre compte pour elle-même, et non seulement pour l'au-delà auquel elle permet d'accéder. Le pseudo-individualisme que l'on voit se déployer aujourd'hui consiste à utiliser le langage de la liberté individuelle pour revendiquer le droit à l'allégeance à une communauté. Au lieu de tracer un chemin d'émancipation, où il s'agit de s'extirper de ce qui nous aliène, les racistes et les intégristes revendiquent le droit de rester prisonniers de leurs aliénations, qu'il s'agisse des dogmes religieux ou des préjugés qui fondent leur lecture du monde.

Concernant le voile, ce qui est d'ailleurs assez frappant, c'est le déni auquel on se heurte lorsqu'on tente de montrer sa dimension profondément politique. En mai 1968, on disait à raison que « Tout est politique », mais aujourd'hui, il semble qu'il faille considérer l'obligation pour toute femme de se couvrir la tête en toutes circonstances dès qu'elle est susceptible de croiser un homme comme un choix individuel sans aucune implication de nature politique. C'est assez ahurissant, en fait, au vu non seulement de l'histoire du voilement des femmes, mais aussi de ce qu'on observe partout dans le monde en matière d'avancées de l'islam politique et de recul parallèle du droit des femmes. Comment peut-on penser que ce à quoi nous assistons en Europe est sans lien aucun avec le projet islamiste ailleurs dans le monde ?

Pour défendre la laïcité qui est finalement le cœur de votre engagement militant, vous dites mettre l'égalité avant tout, mais quelles places faites-vous à la liberté et à la fraternité ?

Liberté, égalité et fraternité sont pour moi intrinsèquement liés. C'est parce que tous les hommes – au sens bien évidemment générique du terme – sont mes frères que je veux pour chacun d'entre eux une égale liberté.

S'agissant de la liberté, je considère qu'on en travestit le sens profond si on la confond avec le consentement. La vraie liberté, pour moi, implique nécessairement un processus de libération, d'où la question : de quoi s'agit-il de se libérer pour être, autant que possible, libre ? Il s'agit donc davantage de promouvoir l'émancipation par l'instruction que le droit de rester prisonnier de ses chaînes, au prétexte qu'on les aurait « librement choisies ».

La fraternité, quant à elle, renvoie à cet idéal humaniste selon lequel « rien de ce qui est humain ne m'est étranger », qui s'inscrit profondément en faux contre cette épouvantable idéologie « woke » qui déferle chez nous comme une lame de fond et réserve la parole légitime aux seuls « concernés ». C'est le retour à une logique clanique qu'on nous prépare là, un morcellement de la société en classes, en « races », en groupes homogènes et fratricides. C'est effrayant, et encore plus effrayante est la facilité avec laquelle ce logiciel pénètre nos sociétés.

Propos recueillis par Marc Horwitz

Nadia Geerts. Et toujours ce fichu voile ! Luc Pire éditions, 2021. (www.editionslucpire.be)